

Shafic Abboud

(Liban 1926 - Paris 2004)

Cette infinie jouissance à l'idée de peindre.
Je vais à mon atelier avec un grand désir. J'entre et regarde avec la délectation de l'amoureux
ainsi que les frayeurs.*

- On ne peut pas programmer à l'avance une toile. Moi, je n'arrive pas à concevoir une toile finie dès le départ. C'est dans l'action qu'elle se fait, qu'elle s'épaissit petit à petit.

- Ce que je fais aujourd'hui rejoint un peu ce que j'avais fait en 47-48. Je me vois retourner petit à petit à ce que je faisais spontanément, sans aucune science. Peut-être qu'au cours des années on retrouve l'enfance de plus en plus. On retrouve une expression plus spontanée, plus directe, tout en cachant une science certaine. Avant, elle était inconsciente. Actuellement, j'ai conscience, j'ai envie de devenir un conteur. Un conteur avec le langage de la peinture.

- J'avais une grand-mère qui était la conteuse du village. Peut-être ça vient d'elle. Mais c'est un terrain qui devient glissant ; je me méfie. Quand même, j'ai vécu ici, j'ai participé à toutes les expériences de l'aventure picturale parisienne. Les origines, je préfère les garder là où elles sont et pas trop y toucher.

- La toile est finie quand elle a sa peau, sa vraie peau. Là ce sont des dessous que je suis en train de mettre et, petit à petit, elle va se faire. Moi, j'adore les toiles à ce stade-là. Parce que là, on sent qu'elles vous appellent, qu'elles attendent quelque chose. C'est excitant. Le matin quand j'arrive, j'aime voir une toile dans cet état-là.

- Il y a quantité de toiles qui s'arrêtent en route et qui sont foutues. Moi, je me méfie d'une toile qui n'appelle plus, qui n'attend plus. Moi, j'ai des relations avec mes toiles comme avec des êtres humains. Il y a celles qui sont en attente, qui vous sont ouvertes, et d'autres qui se ferment. Toutes les astuces du monde ne peuvent plus rattraper une toile qui chavire.

- Il y a des périodes où on a envie de travailler sur de grandes surfaces et d'autres périodes où j'ai envie d'être assis à faire des petites choses. Et c'est délicieux, parce qu'il y a un rapport tout à fait différent entre une petite surface, que ce soit un papier ou une petite toile. C'est un état qui peut durer une, deux semaines, où je ne fais que de petites choses, qui ne sont pas nécessairement des esquisses pour des grandes. On ne travaille plus qu'avec le poignet. Tandis que les grandes toiles, c'est des périodes explosives où la gesticulation, la danse, où le corps tout entier participe. C'est une chose très intime, susurrée, murmurée.

- Je n'ai pas de vrais maîtres, mais c'est des gens chez qui j'ai pris beaucoup : c'est Bissière, Bonnard aussi. La lumière et l'espace sont deux données fondamentales de sa peinture. C'est pas un peintre intime comme on dit avec mépris. C'est un très grand bonhomme.

- Il y a dans la genèse de chaque toile un déclic visuel venu d'un événement vécu. Pourquoi choisir l'un ou l'autre des moments de la vie quotidienne ? Cela pour moi reste mystérieux et les raisons de mon adhésion inexplicables. Peindre revient en somme à raconter une histoire, mais mon langage est la peinture et tout se joue et se détermine sur la toile et dans le faire. La toile est terminée quand, à travers tous les tâtonnements, le choc initial est restitué et la vie retrouvée. En somme, plus j'avance et moins je sais ce qu'est la peinture. (Octobre 1978)

- Ce qui est le plus difficile à faire admettre, c'est que la peinture n'est pas une réflexion sur un objet, mais un vécu, un faire. Le premier jour qu'on a tracé une ligne, posé une couleur sur une surface, on est impliqué, et l'interrogation du peintre tourne autour de ce fait premier. D'où la vanité de croire à l'intervention quelconque chez le peintre de théories proposées de l'extérieur. (Sans date)

- Le peintre est amoureux fou de ce qu'il cherche (et donc ne connaît pas). (Sans date). Cette infinie jouissance à l'idée de peindre. Je vais à mon atelier avec un grand désir. J'entre et regarde avec la délectation de l'amoureux ainsi que les frayeurs. (Mars 1982)

- Ne s'arrêter que lorsque la couleur et la lumière coïncident. La couleur je n'y échapperai pas, c'est une fatalité, c'est ma nature ; mes yeux ont dû être à jamais éblouis. Le choc de deux couleurs provoque la lumière. Vraie ou fausse, cette « théorie » (?) me fait peindre. (Mai 1982).

* Le premier groupe de réflexions de Shafic Abboud est tiré de son Entretien avec Michel Chapuis, diffusé dans l'émission Le Pont des Arts, sur France Culture, le 7 juillet 1979. Le second groupe est tiré des cahiers dans lesquels l'artiste notait ses réflexions et ses observations techniques.